



JEAN GIONO

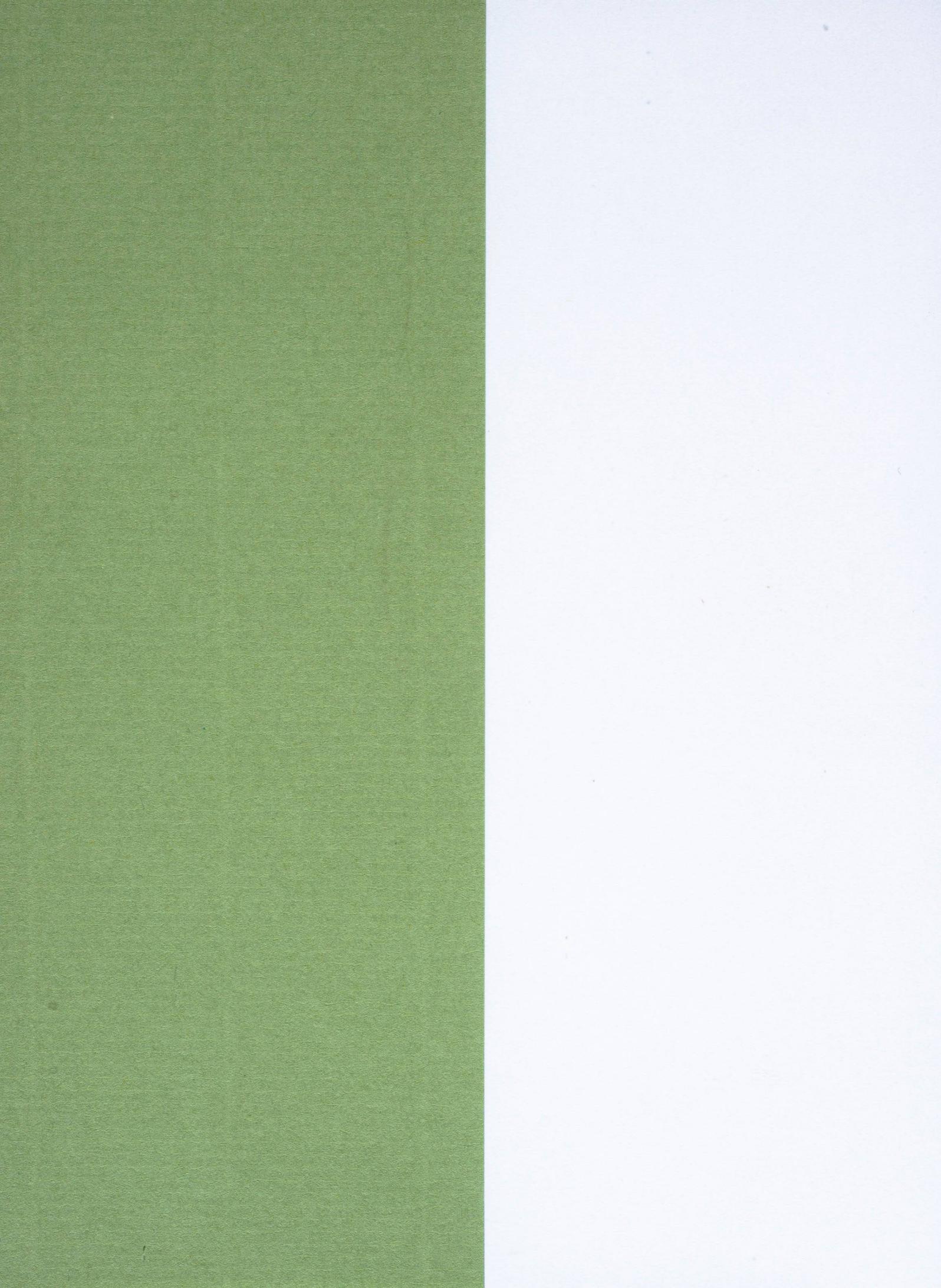
LE CŒUR CERF

TRADUIT DU BULGARE

AVANT-PROPOS D'ANDRE TILLIEU



LE DAILY-BUL



LE CŒUR CERF

JEAN GIONO

LE CŒUR CERF

TRADUIT DU BULGARE

AVANT-PROPOS D'ANDRE TILLIEU

LE DAILY-BUL

Quand il descendait de sa maison située sur la colline du Mont d'Or pour aller à Manosque, et notamment à la porte de la Saunerie qui en est le point névralgique, Jean Giono devait obligatoirement passer par le boulevard de la Plaine. Il y avait sur ce boulevard une petite imprimerie artisanale tenue par Antoine Rico, maître-imprimeur comme il se doit. Elle plaisait beaucoup à Giono parce que Rico travaillait à l'ancienne et que les typographes y accomplissaient leur tâche avec des délicatesses d'amoureux.

Quand l'écrivain passait par la Plaine, il donnait le bonjour à Antoine Rico et à ses ouvriers, qui devinrent rapidement des amis.

Comme tout imprimeur qui a du chic, Antoine Rico était aussi éditeur.

Et il avait eu, tout naturellement, à cœur d'inscrire à son catalogue de strict artisan quelques textes de Jean Giono. Rico publia notamment un essai intitulé « Provence », un titre qui parle par lui-même, « Arcadie... Arcadie » sur un thème analogue, « Accompagnés de la flûte », une réédition des tout premiers poèmes de Giono, précédés ici de lettres écrites à l'époque à son ami Lucien Jacques, « Crésus » qui reprend le scénario et les dialogues du film du même nom...

Tout le monde était ravi : l'auteur, l'éditeur, les lecteurs. Jean Giono promet d'autres textes. Rico ne l'oublia pas et ne fut même pas fort long à en reparler à l'écrivain. C'est qu'il était obstiné, l'ami Rico !

Un jour de 1969, Giono apporta trois textes à l'imprimeur en disant en substance : « Tenez Antoine. Editez ceci. Mais ne mettez pas de nom : vous indiquerez simplement « traduit du bulgare ». En sortant de chez Rico, il ajouta dans un sourire « Ça amusera le lecteur »... (1)

On est en droit de se demander si ça n'était pas tout simplement pour éviter de gêner aux entournures son « éditeur parisien », avec qui il était lié par contrat...

C'est un de ces poèmes, « traduits du bulgare », que le Daily-Bul propose ci-après : « Le cœur cerf ».

Il nous révèle un Giono particulièrement en verve, et qui se laisse emporter avec un plaisir évident par les fantaisies de son imagination la plus débridée. Et quelle drôlerie, quelle fête des mots !

Un Giono pour le moins insolite !

Dans la bibliographie figurant en tête du tome 1 des Œuvres romanesques de Jean Giono (Pléiade), l'« éditeur parisien » a eu la coquetterie de mentionner ces textes « traduits du bulgare ». Il est vrai que la « traduction » est exemplaire !

A. Tillieu

(1) Je tiens ces renseignements de Marcel Arlaud, maître-typographe qui fut le bras droit d'Antoine Rico, pour ne pas dire l'âme des « Editions de Manosque ».

I

Il fallait remonter jusqu'aux sources, jusqu'à la muraille du Paradis Terrestre sous laquelle le ruisseau se glisse ; et au-delà chantent les fontaines de vie dans les bassins éternels.

On entend des roucoulements de licorne ; le clapotement de leurs petits sabots d'azur et de corne qui se piètent soudain devant quelque fleur, puis l'écart devant la splendeur, et combien de patatras sourds de fuite gaie toute hennissante.

Et si vraiment on est de bonne foi, alors on peut interroger l'Archange qui monte la garde à la porte.

Il s'ennuie comme toutes les sentinelles.

Il est adossé au mur, plié dans ses ailes ; le sabre au clair pointe au-dessus de ses épaules.

On sent bien qu'il doit fumer en cachette de petites cigarettes vite roulées, vite léchées, qui perdent la moitié de leur tabac ; puis il faut tirer de petits coups à l'abri de la main en faisant bien attention aux braises qui pourraient tomber sur le manteau de cavalerie : l'odeur de la plume brûlée emportée bien plus haut que le déluge et tout est remis en question (ç'avait été une belle révolte de caserne à l'époque. Ils sont en train de casser des cailloux dans les bagnes d'Afrique où il fait très chaud).

Oh ! il a assez de soucis avec ce qu'il ressasse sous son manteau pendant ses longues gardes solitaires.

Il est assez partisan des révoltes comme tous les soldats.

Chaque fois qu'une braise de tabac fait un trou dans ses plumes, il s'imagine qu'il a vraiment semé, et qu'il récolte ; qu'il est précipité lui aussi et que ses ailes sont en train de flamber.

C'est pourquoi il ne fera pas de difficultés : il entamera la conversation.

Si on peut lui changer les idées il trouve que c'est une bénédiction.

Il vous dira très simplement (il a l'air d'un savant qui parle de ses éprouvettes, c'est tout juste si on le comprend) ce qu'il a fallu faire pour empêcher Adam de galoper autour du Paradis Terrestre.

Il fallait l'empêcher de subjuguier les licornes.

Il l'aurait fait.

On voit que vous ne le connaissez pas.

Il ne fallait pas qu'il puisse même entendre couler les fontaines de vie éternelle et Dieu sait si les bassins sont retentissants.

C'était abrutissant d'être sentinelle.

Il était plus agile que moi ; je vous expliquerai pourquoi. Moi j'étais tout emberlificoté dans mon épée et mes ailes. Il fallait l'empêcher de brouter les feuillages d'or qui dépassait les murs.

II

Il était beau avec ses artères et ses veines qui jaillissaient de lui comme les ramures jaillissent d'un cerf.

Il fallait l'embarrasser de lassos.

Comme on le fait quand on veut domestiquer, réduire, immobiliser, tenir à merci. (Il est possible que les anges rebelles aient été capturés l'un après l'autre au lasso sur les vastes plaines du ciel avant d'être poussés tous ensemble dans la trappe qui s'ouvrit au-dessus de l'Afrique).

L'Indien de l'Amazone au regard de notaire fait des lassos

avec des lianes ou même, disent les chasseurs d'arbres qui ont pu s'évader des prisons de la boue, avec les entrailles terriblement longues et terriblement résistantes - d'ailleurs elles restent longtemps parfumées de musc et quand le nœud coulant plane sur une tête, elle sent seulement une légère odeur de jasmin - qu'ils débobinent du ventre azuré d'un grand saurien.

Il dort aux mortes eaux des carrefours de fleuves.

Retenons simplement qu'on fait donc très bien des lassos avec des entrailles.

Il y a également les « bollas » (ce qui veut dire : les boules).

C'est une longue corde avec aux deux bouts deux boules de plomb comme des génitoires.

Ça se lance dans les pattes de ceux qui courent plus vite que les archanges.

Et ils tombent, tout de suite, immobilisés, réduits à merci.

Il était beau avec ses artères et ses veines qui jaillissaient de lui comme les ramures jaillissent d'un cerf.

Il était plus agile que l'Archange.

Il broutait les feuillages d'or par-dessus les murailles du jardin.

On a embarrassé ses jarrets dans des lassos d'entrailles et

alourdi ses cuisses avec des boules de plomb.
Il fallait qu'il sache bien ce que parler veut dire.

III

On a placé en travers dans ses ramures un joug de clavicle, appuyé sur son front un frontal de sternum ; serré son mufle dans une muselière de côtes.

On a pendu de chaque côté de sa belle tête gonflée de sang des pendeloques d'humérus, de radius, de cubitus avec au bout de petits floquets de mains roses assez belles de formes.

Mais le pouce de ses mains était opposable aux autres doigts.

Car on prévoyait bien qu'il essaierait malgré tout de s'élan-
cer vers les caravanes emmitouflées de grands bois
qui bivouaquent sur les flancs des montagnes.

Les vieux hêtres qui sentent la barbe et la mer comme des
rois de Bretagne.

Il fallait l'amuser de soi-disant chemins de fuite en lui-
même, d'espaces intérieurs.

De « handies » comme disent les Américains ; de jeux de
mains comme disent les Français. (C'est pour dire que,
malgré la tour de Babel tout le monde a fait son compte).

On était bien tranquille avec ce pouce opposable aux autres
doigts, sur ce que serait désormais la notion de vitesse.

Je fais le pari qu'à partir de ce moment-là sur les rotatives
du ciel on a déjà commencé à imprimer pour lui « *le
manuel du parfait petit bricoleur* ».

Mais à travers les barreaux du squelette, il reniflait encore
de grands airs.

Alors sur cette charpente d'os et de muscles, sur ce corps
de busc on a maçonné des chairs pour boucher des trous,
et tout effacer de la première forme : cette beauté qu'il
avait avec ces artères et ces veines qui jaillissaient de
lui comme les ramures jaillissent d'un cerf.

Pour tout effacer de cette forme qu'il avait quand il était

plus agile que l'Archange.

Pour lui donner un corps bien perpendiculaire qu'il soit toujours obligé de se soucier d'équilibrer, toujours en train de calculer ses pas l'un après l'autre ; de se tenir des pieds avant de se lâcher des mains, comme dit sa nouvelle sagesse, toujours obligé de jouer ses coups par saccades comme l'automate joueur d'échecs.

Pour que l'Archange ait toujours le temps de faire virevolter sa longue épée de droite à gauche, en exécutant très soigneusement les principes de l'escrime au sabre (au lieu de ces gestes désordonnés et de ce brinqueballement de ferrailles, d'ailes en batailles et de cris avec lesquels, quand il était surpris par le galop du cerf-divin, il essayait de défendre les feuillages d'or).

IV

Même pas.

L'Archange s'ennuie maintenant comme toutes les sentinelles. Il est adossé au mur, plié dans ses grandes ailes ; le sabre au clair pointe au-dessus de ses épaules.

Il fume des cigarettes.

Il pense au temps d'avant le déluge, où les révoltes déchiraient brusquement le ciel avec des craquements de foudre où des lueurs de soufre et de pourpre palpitaient de tous les côtés comme des vols de grosses poules fai-

sanes.

C'est un peu imprudent de le laisser en cet état.

C'est ce qui arrive quand on est trop bien.

Car, sous le joug, le cerf ne bouge même pas.

Il a pointé son museau vers la gauche.

Sa vie n'est plus qu'un petit palpitement incessant de babines.

V

Bénisse les bourreaux la rosée du matin ! Que leurs rêves
aient des ciels de centaurée !

Car les bourreaux sont l'expression de la plus pure bonté
de Dieu.

Ils sont les verbes de la parole qui a dit : il n'y aura jamais
de nouveauté dans la sagesse : il n'existe qu'une très
vieille façon d'être sage.

Et ils traitent la chair ; comme on traite la viande d'équar-
rissage.

Sans qu'on ait besoin de s'en occuper personnellement.

C'est en voyant cette gaucherie artisanale qu'ils ont de se pencher sur ce qu'ils font, sur cette matière qu'ils transforment qu'on est surpris de la bonté de Dieu.

Car, jamais on n'aurait cette constance, cette conscience à l'ouvrage.

Cette conscience professionnelle de délivrance.

Cette patience de forceur de serrures.

Cette science de démolisseur.

Cette précision d'organisateur de matières premières.

Cette classification des blutages.

Du moment qu'il s'agit de notre propre chair.

On aurait très facilement tout ça, bien entendu s'il s'agissait de la chair des autres.

Mais, pour notre propre chair nous n'aurions sûrement pas ces qualités extraordinairement divines.

On hésiterait, on laisserait faire.

On s'est habitué à cette vie qui n'est qu'un petit palpitement incessant de babines.

On s'est habitué à cette pointe de museau qui renifle incessamment à petits coups dans le côté gauche de notre poitrine.

On est toujours lâche devant la liberté quand il s'agit de

soi-même.

Mettez-vous à notre place !

Mais les bourreaux se mettent à l'ouvrage avec un air si bon enfant !

En voilà un qui tourne la roue d'une sorte de dévidoir à laine.

Il a taillé très franchement dans un ventre, comme on taille un trou dans la glace des fleuves gelés pour atteindre l'eau en-dessous, l'eau noire et légèrement pourpre suivant l'inclinaison du soleil.

Sur son treuil il embobine des aunes et des aunes de boyaux qui sortent du trou comme la corde sort d'un puits. Comme la sonde sort d'un trou qu'on a creusé dans la glace de la Mer Polaire.

Et elle va dire si c'est bien profond en-dessous.

Eh bien non, ce n'est pas bien profond. Ça a à peine la profondeur d'un marécage ou d'un étang.

Mais le plus important, c'est le visage de celui qui tourne la roue et qui s'en fout.

Il fait exactement la tête que ferait un conservateur des hypothèques à qui on parlerait de Brocéliande.

Il fait son boulot, un point c'est tout.

C'est ça qui est beau ! Il s'agit d'une sorte de gloire extra-

ordinaire qui se prépare ; il y a déjà dans tous les coins des rutillements, des flamboiements, des brasillements, et ces éclairs avec lesquels le ciel sabre parfois ses anciens décrets.

Mais, pas d'histoires : ce qu'il fait, il le fait, il n'en fait pas un monde .

(Sait-il qu'un plus grand que lui s'en occupe ?)

Celui-là, avec des espèces de cabestans arrache des bras et des jambes.

Il en a déjà tout un tas à côté de lui.

Comme un employé de mairie à l'époque où l'on ramassait les fusils de chasse, les entassait dans la salle des archives.

Il y en a un autre. Il est remarquable. Il est debout. Il a des gestes magnifiques.

Il manie une sorte de houe.

Il est debout au milieu d'une forêt d'hommes, et il les gemme comme on gemme les pins pour en tirer la résine.

Il frappe les hommes les uns après les autres avec sa houe très aiguisée.

Il leur enlève de grands lambeaux de chair à chaque coup.

La blessure reste d'abord pendant un quart de seconde semblable à un pétale de camélia tout neuf.

Rose et un peu verdâtre.

Pendant un quart de seconde le bourreau manieur de houe reste en suspens, l'œil fixe et la bouche ouverte, attendant l'irruption d'on ne sait quel miracle.

Alors toute la chair qu'il vient de découvrir et de gemmer, s'emperle brusquement d'un sang qui reste lui aussi en suspens le temps d'un cri, puis coule.

Le bourreau revient à la vie, ferme la bouche, s'adoucit l'œil et frappe dans une autre poitrine.

Il va dans la forêt d'hommes de tronc en tronc, paisiblement comme un bûcheron.

Il y en a tellement qui décollent des têtes que les sabres, les haches, les couperets de guillotines font un bourdonnement comme des ruches.

Que la brise fraîche berce leurs mains à tous comme le vent berce les aigles.

Ils ont délivré le cœur-cerf.

VI

Il tire délicatement ses belles jambes de turc de toute cette viande qui tombe, de ces entrailles pourries.

Comme le cerf des forêts se dégage des buissons rouis par l'automne.

Le voilà libre, et il bondit.

VII

Galope, galope, cœur-cerf.

Voilà les incendies d'églises qui montent et qui descendent dans des tourbillons d'autruches noires et de faisans d'or comme une escadre de pétroliers en feu dans les tumultes d'un cyclone.

Galope, galope.

Voilà renversé tout l'entrechoquement des convives des noces de Cana, raides comme des quilles dans leurs blouses d'azur, de turquoise et de lapis.

Galope, galope.

La servante au grand cœur est envahie de la tête aux pieds par le gonflement éléphantin de la lèpre des rois mages ; les visages de Melchior et de Balthazar débordent de ses mamelles, comme des lucarnes d'auberge. L'autre en bas farfouille dans le fumier des écuries avec des manches de fourche pour découvrir tout doucement la dalle sous laquelle grouille le trésor doré des péchés.

Galope, galope.

Voici les plats sur lesquels sont juchés les hures et les cygnes, les plastrons, voici les banderoles, les ceintures, les capuchons, les baudriers, les turbans, les bonnets, les burettes, les grandes tentures persanes (car tout le monde mange et boit, mais personne n'oublie Nabuchodonosor), les femmes hiératiques qui boivent à la coupe avec des lèvres longues et pointues comme des becs de cigognes, et celles nobles comme la mer, qui s'effondrent dans leurs cheveux ; les chiens, les cruches, les magiciens à baguettes, les buis taillés, les ferronneries en filigranes, le rat qui glisse à reculons ses fesses en forme de proue à travers les buires de l'autel consacré ; l'amour qui jure et qui sue comme un archer à Crécy, tout vole au vent comme du pollen de palmiers pour

s'en aller former - qui sait où - une oasis imperceptible,
dans qui sait quelle Sibérie perdue au-delà des ténèbres.

Galope, galope.

Voici les grandes villes à moulins à vent toutes aileronnées
de vols de libellules et de guêpes, qui s'arrachent en
renversant leurs tourelles, clochers, halles des marchands,
cathédrales, panthéons, belle jardinière, tours de guet,
couronne de remparts, calvaires et bosquets, comme les
bouteilles de liqueur sur un plateau du garçon de café
qui a glissé.

Galope, galope.

Voici les grandes villes qui s'arrachent de terre comme des
souches auxquelles on a arraché le câble du treuil.

Galope, galope.

Voici le ruissellement des routes plus nombreuses que le
ruissellement des ruisseaux sous le ruissellement de l'o-
rage, sous le ruissellement de ceux qu'on a attachés à
des arbres ; ceux dont les os sont dévorés par les chiens ;
ceux qui se disputent devant les vastes paysages ; ceux
qui marchent à quatre pattes pour voler les poules ;
ceux qui ont jeté les drapeaux pour se moucher dans
leurs doigts ; ceux qui dorment pendant qu'on transfor-
me leur col de fémur en femme ; ceux qui sont attirés

par les déchirures des nuages comme le fer l'est par l'aimant ; ceux qui préfèrent traverser le ciel sur des tuyaux d'aspirateurs, plutôt que de glisser en gondoles chamarrées de chandelles de roi dans la Venise de l'enfer ; ceux qui ont des caleçons en feuilles d'orties ; ceux qui font leur café à l'incendie du Bazar de la Charité ; ceux qui chevauchent des lapins plutôt que d'aller à pied ; ceux qui dansent en s'appliquant soigneusement une grosse feuille de vigne avec leur main droite bien écartée ; ceux qui ont été changés en statues de sel et dorment dans des guérites ; ceux qui fouillent dans des buissons comme dans des sacs.

Voici, ruisselant d'eux comme le ruissellement des ruisseaux ruisselle de l'orage, le ruissellement de toutes les routes imaginables qui se perd dans le fleuve, qui se retire dans la mer, qui se roule comme un livre qu'on roule, qu'on emporte dans la sacristie et la messe est dite : allez-vous en.

Galope, galope.

Voici le vent sur le campement des tziganes ; le cochon de lait s'envole avec sa broche ; les braises qui grêlent sur les rois des cartes transforment les destins à la vitesse d'une mitrailleuse bien graissée ; le facteur à

la nuit file à travers les airs comme une comète sur une longue traîne phosphorescente de lettres anonymes ; la jeune danseuse dont on lavait les fesses au citron s'empale inutilement à la pointe d'un peuplier d'Italie ; le voyageur assassiné frappe rageusement la terre avec sa tête comme un régisseur qui s'impatiente au lever de rideau ; l'escamoteur tombe dans son gobelet comme dans la gueule d'un serpent boa ; les enfants volés s'écrasent sur leurs mères comme des tomates sur le nez des mauvais chanteurs ; les charlatans portent leurs chapeaux hauts de forme et leur cordon de Saint-Antoine.

Les violons éructent des poignards et des faux sequins ; le nain s'enfuit sur des échasses avec le pantalon du géant.

Galope, galope.

A tous les carrefours s'entassent des charniers de braves gens bouillis avec dentiers, lorgnons, bandages herniaires, suspensoirs et fixe-chaussettes, comme de bons gros plats de crevettes bouquet.

Galope, galope.

Des juges, vêtus en souris d'hôtel s'efforcent de jouer de la clarinette devant des palais Elysées dont toutes les fenêtres éclatent sous la poussée des cyclones en chambre ; pendant que de bons samaritains soufflant dans des

télescopes cherchent à réorganiser le concert des nations
autour des arcs de triomphe.

Galope, galope.

D'interminables armées enroulées en serpent qui se mord
la queue se plantent mutuellement les baïonnettes dans
les fesses.

Le bruit court qu'on est trahi !

Galope, galope.

Des sourds, avec un beau sourire, s'obstinent à demander
à tout le monde si par hasard le jour de gloire ne serait
pas arrivé. On leur crie que les derniers ponts viennent
de sauter.

Galope, galope.

Des laboureurs qui ont perdu l'usage de la parole hurlent
à la lune avec le mouvement de pomme d'Adam qu'ils
avaient pour avaler les gobelets de vins rouges.

Galope, galope.

Des bals masqués de scaphandriers gonflés à l'acétylène
flottent à la hauteur des premiers étages en dodelinant
du hublot.

Des faussaires en slip et souliers à pointes pour pistes de
cendrée abattent des records à la gaule et en remplissent
des sacs qu'ils expédient à l'étranger.

Des évêques ayant fini de poser pour leur portrait équestre descendent dans le cirque et donnent le coup d'envoi pour le prochain emprunt.

Des meuniers couverts de médailles des championnats de luge, se réunissent subrepticement sous les ponts pour préparer un grand match international de bilboquet.

Le quatuor de ping-pong se renvoie la balle à coup de Stradivarius.

Des ministres coiffés de mitres et de pschents, revêtus de salopettes en amiante soutachée d'or, se poussent avec leur cartable dans le dos aux portes des écoles primaires.

Des présidents se dévissent en cachette la valve du nombril.

Des chefs de zone décorés d'un grand cordon d'un ordre étranger en forme de bouée de sauvetage mettent soigneusement en question autour d'une table ronde le problème du charroi des épidémies.

Des chirurgiens en armure du Moyen Age crachent leur prothèse dentaire dans des armets de Mambrin fournis industriellement par le catalogue des armes et cycles de Saint-Etienne.

Des danseurs, des acrobates, des parjures, des contempteurs de la parole donnée, tenus par des épingles à linge, sèchent la tête en bas sur les fils des étendoirs à la

lessive.

Des fabricants de boîtiers de montre, coiffés de cloches à fromages et couronnés de persil remplissent les rues de la Bastille au Panthéon en réclamant impérieusement une plus judicieuse utilisation de l'eau de mer.

Des pompiers affiliés aux syndicats des toréadors organisent des cortèges en forme de poulpe autour de la Samaritaine.

Les garçons de bains turcs précédés de licteurs portant la hache inoxydable, traversent les Champs-Élysées sur des ponts de bateaux.

Des mécaniciens-dentistes préposés à l'estampillage des passeports pillent la collection des boutons de manchette qui fait partie du trésor national.

Des banquiers, littéralement enrobés de milliers de patins à roulettes sont expédiés aux quatre coins du globe par le tube pneumatique.

Des prisonniers politiques donnent des séances privées de danse du ventre.

Des douairières sorties dans les premiers numéros de l'école des fakirs tricotent avec des aiguilles motorisées des chandails en soie pour la troupe.

Soigneusement centrées sur l'objet par les œillères amidon-

nées de leur cornette, des sœurs de charité replacent dans leur boîte à sciure tous les sapins de la Forêt Noire. Les pourvoyeurs d'amphithéâtre exigent d'extrême urgence un hymne national susceptible d'être joué sur l'ocarina. Les caissières de grands cafés font en toute hâte le recensement des sous-préfets en retraite, en vue d'une transfusion de sang neuf dans les couches profondes. Des unijambistes protégés par des escouades de gardiens de la paix se rendent solennellement en cortège à Notre-Dame pour extirper le vague à l'âme. Les ministères, musées, hôtel des postes, lycées et autres monuments publics transformés en pièces d'artificiers, roues grondantes, soleils et bouquets de fusées échangent à travers des torrents de fumée, au-dessus de la foule angoissée, des pétarades et des giclées de fonctionnaires revêtus de belles jupes à ballon éclairées violemment par-dessous comme les fusées de la grande guerre. Le ciel a revêtu le magnifique uniforme bleu marine constellé d'or du préfet de police. Les mansardes dégorgent des poètes à pleins chenaux. Les égouts se dédalent les bouches à coups de grandes gorgées de philosophie nouvelle et répandent dans les rues le conglomérat des vieilles urines solidifiées en

bille d'ambre.

Un somptueux orage stabilisé à hauteur des braguettes jette dans les fenêtres des entresols des poignées d'épingles à tête d'or.

Le dernier carré de la musique des équipages de la flotte gonfle d'énormes bulles de savon ténébreuses avec des variations de cornet à piston.

Des enfants de Marie, renversées sous des monticules de soldats chantent des *liberas nos a malo* avec des cris de ressorts de sommiers fatigués.

Les anciens combattants ayant sorti de son hangar le radeau de la Méduse qu'on gardait pour les grandes occasions, le nettoient de fond en comble à grand renfort de fauberts et d'eau de javel.

Les habitués des bals des petits lits blancs installés sous les galeries du Palais-Royal sont gardés par les bataillons de la légion étrangère, comptent les boutons de guêtres sur des tables à bridge et délivrent des bons pour pouvoir avec tampon officiel de l'autel de la patrie.

La jeunesse des écoles fait le jeu de la réaction, chante, pouille et sépare l'eau du gaz avec tout ce qui lui tombe sous la main.

La science infuse diffuse à bride abattue.

La sagesse des nations s'use les cuisses sur le suif des mâts
de cocagne, et le bon sens populaire, en toge et képi
pompon, s'en va chez le photographe.

VIII

Galope, galope.

Où sont le silence des forêts, l'odeur des mousserons, l'herbe
vermeille des aurores ?

Galope, galope.

La lune qui roule lentement au-dessus des vergers en illuminant les pommes ; les immenses avenues en droite ligne des poussières du soleil avec leurs millions de carrefours d'iris ; le lit où le fleuve halète et rêve en tordant ses bras ; le gémissant araire qui ravaude le

velours brun des éteules élimées de lumière.

Galope, galope.

Où sont les calèches vertes du couchant prêtes à partir pour des Amériques souterraines ; la barricade mystérieuse des façades pâles sous la dentelle de fer des ormes nus ; les serpents de feuilles mortes qui traînent leurs écailles sur les terrasses et coulent dans les sauts de loup ; les longs corridors intérieurs braqués sur les parcs en fuite ; le dénombrement des symboles d'un monde surnaturel ; les palais de reflets dans les roseaux ; les balcons autour desquels siffle perpétuellement le lancer d'échelles de cordes.

Galope, galope.

Et les imaginaires, où sont-ils ?

Les innocents aux mains pleines d'univers et de roues de fortunes ?

Quand l'orage et la colline, joue contre joue comme la reine de Saba et Salomon, se vautrent dans les sainfoins de l'horizon.

Les chênes soulèvent le ciel à force de bras pour découvrir toute l'immensité du visage de la solitude.

Quand les ermitages pendus au cou des forêts de hêtres sonnent comme des cloches de béliers.

Quand le chemin des chevaliers monte l'encorbellement dans l'architecture des arbres.

Quand le soleil est tout en enchevêtrement d'échelles d'escaliers, de ponts volants, de balustrades perdues, d'échafaudages, de couloirs voûtés et de jardins de Babylone.

Quand les jours de mai s'avancent implacablement toujours plus loin comme des fleuves de lave sur les jardins bien dessinés des amours et des peines.

Quand les archipels à poivre, myrrhe, encens et lotus surgissent des flots déserts et qu'il faut soigneusement baliser désormais le sel et l'amertume.

Quand toutes les heures ont brusquement des ailes courtes et des ventres ronds comme les tentations de Saint-Antoine.

Quand l'agneau mystique, le chien d'Ulysse et Rossinante grattent aux portes des auberges.

Quand les bulbes dorés des Kremlins célestes émergent de tous les lointains.

Quand la lumière allume des rois de cartes dans tous les buissons.

Quand les oiseaux gémissent comme le jardin des Hespérides au vent d'hiver.

Quand on comprend enfin qu'on est toujours au pied de

l'espace comme au pied d'un mur, et que tout monte, même la mer.

Quand le vent annonce les miracles avec la voix du bateau qui réclame le pilote à l'entrée du port.

Quand les champs sont dans l'aube comme le plateau de Salomé dans le palais endormi.

Quand la nuit tire de longues étincelles des dormeurs, comme l'acier du silex.

Quand le soleil lui-même navigue avec un gabier dans la hune et que l'azur recouvre à peine la carapace des monstres serrés les uns contre les autres comme les pavés des rues.

Où sont les hurrahs que les forêts crient brandissant des palmes ?

Où sont les chansons de marche des fleuves, les ruisseaux qui courent derrière leurs fifres, les pluies qui chantent dans les grondements des tambours ; l'à-dieu-vat des longues chutes d'eau qui se précipitent dans l'héroïsme du haut des montagnes ?

Où sont les timbaliers du soleil ?

Où est le fracas des cymbales de l'iris ?

Quand brusquement coule de vallons en vallons le roucoulement de harpe des grands hêtres sous l'orage ?

Quand des troupeaux de monstruosités bleue baleine
poussent tous ensemble des beuglements d'orgues dont
on a l'habitude, puis, brusquement ils chantent d'une
façon effrayante le long chant de basse presque paisible
de Béhémoth en train de paître l'univers.

Où sont les grands ciels bâtis de briques assyriennes.

Les saules qui sifflent comme des fouets persans .

Et ces invisibles Thibétains des nuages qui font virevolter
l'orient de toutes les routes avec le reflet de l'écarquille-
ment des mers.

Quand le désir de fuite est écartelé à quatre chevaux com-
me un assassin de roi.

Où sont les vastes plaines à travers lesquelles les fleuves,
ivres comme Néron, titubent dans les arbres et les
marais.

Où sont les deltas ouverts sur les lointains illimités comme
la fourche des lance-pierres.

Où est la flèche des oies sauvages lancée vers le zéro de
la cible ?

Galope, galope, galope, galope.

IX

Comment ferons-nous désormais pour vivre gentiment à la
petite semaine !

Il a été tiré de cet ouvrage mille exemplaires
sur papier Périgord, numérotés de 1 à 1000.

Exemplaire

D/1981/0799/4

Le Daily-Bul. B - 7100 La Louvière

